

Les cinq oranges




LEMAIN ce serait Noël. Le petit village ressemblait déjà à un gros édredon de plumes blanches, blotti au creux des collines. Dans l'air sec, accompagnées de buées bleues, les salutations s'échangeaient joyeusement. L'église avait un air de fête depuis que le grand sapin, coupé sur la terre de Joseph cette année-là, y montait une garde fière et droite.

Le nez écrasé aux carreaux givrés, Herménégilde, Viateur, Cléophas et Edmond s'amusaient du va-et-vient de la rue Principale. Les quatre frères, un moment distraits, reprirent leur conversation favorite :

— Dis, Herménégilde, questionnait Edmond, le benjamin, crois-tu que papa va nous ramener quelque chose de la ville pour Noël ?

— Tu sais bien que papa n'est pas riche, interrompait Viateur. Il est allé là-bas parce que tante Zoé est morte. Le voyage lui-même coûte cher.

— Mais, affirmait Cléophas, papa ne nous a jamais oubliés. Il va bientôt rentrer. Vous verrez bien.



Herménégilde achevait de découper des guirlandes dans du papier crêpé :

— Si seulement nous avions un arbre ! s'exclama-t-il. Je serais déjà heureux. Regardez, mes frères, tout ce que nous aurions pour le décorer : des pommes rouges, des cocottes de pin, des chandelles qui sentent bon la cire, mes guirlandes toutes frisées et cet ange doré sculpté par notre oncle Philémon.

Les plus jeunes étaient bien d'accord, mais il leur semblait qu'ils préféreraient avoir quelque chose dans leurs bas déjà suspendus à l'arrière du poêle.

Une fois encore la conversation mourait doucement au milieu des soupirs des enfants vaguement inquiets. Il faisait bon cependant dans la maison. Le poêle ronronnait et maman s'affairait à la fabrication de tartes et pâtés. Allons ! Peu importe les cadeaux ! Il y aurait encore et toujours, la joie, la musique et les chants de la parenté réunie, les baisers sonores et les mille vœux fous échangés de tout cœur. Noël serait toujours Noël.

Les quatre frères étaient silencieux. Leurs pensées flottant sur le même thème se rencontraient et s'éloignaient tour à tour. Bientôt la nuit grise des fins d'après-midi d'hiver les força à sortir de leur rêverie. Il fallait allumer les lampes. Papa bientôt frapperait à la porte et cadeaux ou pas, tous se réjouiraient. Que de choses il aurait à raconter !

Alors que l'horloge sonnait cinq heures le père arriva. Après le tumulte et les étreintes des retrouvailles, il fit asseoir sa famille autour de la table. L'œil malicieux, il gardait à côté de lui un sac mystérieux.

Cléophas souffla à ses frères :

— Vous voyez, il a quelque chose ! J'avais bien raison.

Les frères se mirent à rire de joie. Papa avait quelque chose pour eux et il semblait vouloir le leur donner sans

attendre Noël.

Enfin, le père se décida à parler :

— Mes fils, notre tante Zoé a été bien enterrée et elle nous a fait le don d'une partie de ses biens. Dans son testament elle a écrit qu'il était pour l'éducation de ses neveux afin qu'ils deviennent des hommes bons et charitables. Puisse son vœu se réaliser !

Il s'arrêta quelques instants puis reprit : « Alors que j'étais au magasin général, j'ai eu la chance de trouver ces fruits délicieux. »

Il sortit alors de son sac cinq oranges qui arrachèrent aux enfants des cris d'admiration. Ils n'avaient jamais rien vu de semblable et ils en éprouvèrent un extrême plaisir. Ils les touchèrent, les humèrent, les firent rouler avec des exclamations heureuses.

Le père en remit une à chacun de ses fils et donna la cinquième à sa chère épouse. Il était tard. Les enfants allèrent se coucher, le précieux fruit à leur chevet.

Le lendemain toute la famille s'occupa des derniers préparatifs d'un réveillon honnête. Le soir, comme les enfants allaient se retirer pour se préparer pour la fête, le père leur demanda :

— Mes enfants, comment avez-vous trouvé ces oranges ?

— Oh ! papa, répondit Herménégilde, l'aîné, la mienne était excellente. Non seulement c'est un beau fruit, mais encore il est doux, d'un goût exquis et très juteux. Ses quartiers sont très intéressants. J'ai gardé soigneusement les pépins et j'ai découpé la peau en guirlande pour en garnir l'arbre que votre bonté a bien voulu nous offrir cette année. Des pépins, j'espère tirer quelques plantes qui, si elles ne deviennent pas des arbres portant des fruits, garniront au moins notre logis et nous rappelleront la joie que nous avons éprouvée ce Noël.

— Bien, répondit le père. Voilà ce qui s'appelle être économe et soigneux pour l'avenir, comme il convient à un bon cultivateur !

— Moi, s'écria Edmond, le plus jeune, dès mon réveil ce matin, j'ai mangé mon orange. J'ai jeté la peau et les pépins et maman m'a donné encore la moitié de la sienne. Que c'était bon ! Que c'était juteux ! J'en étais tout barbouillé.

— Toi, mon enfant, dit le père, tu n'as pas agi très sagement ; mais enfin, tu as fait ce qui est de ton âge. Pour acquérir de la sagesse, tu as encore du temps devant toi. »

Alors le second fils, Viateur, parla à son tour :

— Moi, dit-il, j'ai ramassé les pépins qu'Edmond, mon petit frère, avait jetés et je les ai croqués. Ils étaient amers, mais pas désagréables à manger. J'ai aussi pris ses épluchures et je les ai mises à sécher. On pourra en parfumer des gâteaux et des biscuits. Quant à mon orange... je l'ai vendue au fils du médecin. J'ai reçu assez d'argent pour pouvoir, je pense, en acheter une demi-douzaine si l'occasion se présente d'aller un jour à la ville. Je les revendrai et je pourrai alors m'acheter un train.

Le père secoua la tête et dit :

— À la vérité, voilà qui est parfaitement calculé ; mais ce n'est guère naturel, car tu es trop jeune pour agir en marchand.

Puis s'adressant au troisième :

— Et toi, Cléophas ? lui demanda-t-il.

Cléophas se mit à rougir et tout naïvement, il répondit avec sincérité :

— J'ai porté mon orange à mon ami Roch qui est malade depuis longtemps. J'ai pensé qu'elle pourrait lui faire du bien. Il ne voulait pas l'accepter alors je l'ai laissée sur son lit et je suis parti.

Le silence régnait dans le logis. C'était un de ces

moments privilégiés où il semble que la conscience est aiguisée pour marquer à jamais le présent et l'avenir.

Le père reprit la parole :

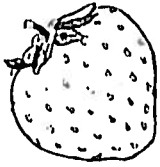
— Maintenant, dites-moi, qui de vous a fait le meilleur usage de son orange ?

— C'est Cléophas ! répondirent les enfants sans hésitation.

Ce dernier gardait le silence. Il révélait déjà cette qualité d'âme que la tante Zoé désirait pour ses neveux. Sa mère l'embrassa et des larmes de joie coulaient de ses yeux. Son père était satisfait. L'éducation de ses fils avait commencé.

Les premiers invités frappèrent à la porte, une chanson aux lèvres. Herménégilde, Viateur, Cléophas et Edmond heureux, se dépêchèrent de mettre la dernière touche à leur toilette.

Noël était là, à nouveau, et il leur semblait que ce soir, ils avaient senti son message pressant d'amour parmi les hommes de bonne volonté.



UN BOL DE FRAISES



Deux grosses larmes roulèrent sur les joues d'Annabelle. Elle était toute triste parce qu'avec son papa et sa maman ils déménageaient de la maison où elle avait été si heureuse. Ils habiteraient bientôt une maison toute neuve quelques rues plus loin.

— Ne sois pas si triste, ma chérie, tu aimeras notre nouvelle maison comme tu as aimé celle-ci, dit maman en prenant Annabelle dans ses bras.

— Mais, maman, il n'y aura pas de jardin. Je vais tellement regretter notre carré de fraises !

Et deux autres grosses larmes débordèrent des yeux d'Annabelle.

Madame Perrault, qui emménageait dans l'ancienne maison d'Annabelle, s'approcha et prit entre les siennes une main de la petite fille :

— Ecoute, dit-elle, quand les fraises seront mûres, je te téléphonerai et tu pourras venir en cueillir un gros bol pour toi.

— Merci ! dit Annabelle en souriant.

De jour en jour, les plants de fraisiers se couvrirent de feuilles nouvelles, puis de fleurs, et enfin les

fruits verts commencèrent à mûrir. Bientôt, Madame Perrault tint sa promesse et téléphona à Annabelle pour qu'elle vienne chercher son bol de fraises.

Annabelle ne marcha pas. Elle courut jusqu'à son ancienne maison. Elle pensait au bon goût des fraises. Madame Perrault accueillit gentiment la fillette :

— Cueille les plus belles ! dit-elle.

— Merci mille fois, dit Annabelle quand elle eut rempli son bol. Vous m'avez fait tellement plaisir !

Elle serra le bol contre elle et se remit en route vers sa nouvelle maison. Elle ne voulait pas risquer de perdre aucun des précieux fruits en courant.

En passant devant une maison, Annabelle vit une petite fille assise sur les marches. La petite fille avait l'air toute triste. Annabelle la reconnut. C'était une petite de la classe maternelle. Annabelle avait remarqué qu'elle ne jouait pas avec les autres enfants et qu'elle avait des larmes pleines les yeux.

Annabelle sourit et fit un signe de la main à Lily. Cela eut l'air de faire très plaisir à Lily, qui sourit.

Alors Annabelle pensa : Si un sourire et un signe de la main peuvent la faire sourire, une de ces fraises lui fera encore plus plaisir.

Elle s'approcha donc de Lily et lui tendit l'une des fraises les plus rouges et les plus juteuses de son bol.

— Tiens ! dit-elle, prends une de mes fraises !

Lily eut l'air toute contente et surprise. Elle tint la fraise tout doucement dans sa main et dit :

— Oh ! elle est trop jolie pour que je la mange. Je vais d'abord la montrer à maman. Nous la couperons en deux et nous la partagerons.

— Non, non ! dit Annabelle, tiens ! prends-en une autre pour ta maman !

Le sourire de Lily s'élargit encore quand elle prit la seconde fraise dans le bol. Ses yeux brillaient de joie.

— Tu es une gentille grande amie ! dit-elle à Annabelle. Merci !

Alors Annabelle eut encore une autre pensée : Si deux fraises rendent Lily si heureuse, ce bol entier devrait lui faire oublier toute sa tristesse à l'école hier !

Elle regarda les fraises dans le bol. Elles avaient l'air si bonnes et si sucrées ! Je les mangerais bien moi-même, pensa-t-elle, mais...

Encore une fois, elle se souvint des larmes qu'elle avait vues dans les yeux de Lily à l'école. Rapidement, elle tendit le bol de fraises à Lily.

— Tiens ! prends-les toutes, ça me fera plaisir !

Et elle partit vite vers sa nouvelle maison. Elle pensa pleurer parce qu'elle n'avait même pas goûté une seule des fraises de son ancienne maison ; mais tout au fond de son cœur, elle ressentit une douce chaleur tandis qu'elle disait à maman :

— Je crois que les fraises vont faire sourire Lily pendant un bon bout de temps, et ça m'aide aussi à sourire !

Maman embrassa Annabelle sur le front en lui demandant :

— Sais-tu, ma chérie, qu'en donnant ton bol de fraises tu as appris une très grande vérité de la Bible ?

Annabelle ouvrit de grands yeux. Qu'est-ce que maman voulait dire ?

— Donne-moi la Bible, Annabelle.

Elle l'ouvrit au vingtième chapitre des Actes des Apôtres et chercha le verset 35, qu'elle lut tout haut : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » — M. L.

LA POMME

Madame Levant était une femme douce et accorte. Elle dirigeait bien son monde. Ses deux enfants lui obéissaient de bonne grâce. Par bonheur, cette mère n'était pas obligée de travailler hors de sa maison, et pouvait ainsi veiller avec plus de soin à l'éducation de ses garçons. C'était elle qui entretenait le jardin entourant la villa. Elle y cultivait des fleurs et pratiquement tous les légumes dont la petite famille avait besoin. Elle planta des fraisières, des framboisiers, des groseilliers. Quels bons desserts on en faisait!

— Nous aurions de la place pour un pommier. Dans quelques années, nous serons heureux de nous installer à son ombre, dit un jour Madame Levant.

Et, en compagnie des enfants, après avoir creusé un gros trou en terre, elle alla acheter le jeune plant en question. Elle eut soin de s'informer comment planter et entretenir l'arbre. Les deux garçons prenaient un plaisir évident à suivre ces diverses opérations.

Et le jeune pommier fut mis en terre. Le printemps venu, ce fut une joie pour tous de le voir fleurir et verdoyer. Les beaux pétales roses tombèrent. Un seul fruit prit forme. On le couvait des yeux!

— Quand la pomme sera mûre, on la partagera en quatre, et ainsi chacun en aura une part, décida le père.

Pour éviter de faire tort au fruit prometteur, Luc et Gilles furent invités à jouer de préférence de l'autre côté de la villa avec leur ballon... Mais un jour, ce dernier, propulsé avec un peu trop de violence, partit dans les parages du jeune arbre. Les enfants le suivirent en courant, tout en continuant leur jeu. Et le ballon frappa la pomme qui chuta à terre...

Maman n'était pas là. Elle n'avait donc rien vu.

— C'est trop dommage! Qu'allons-nous faire? demanda Gilles à haute voix.

— Ecoute, on va prendre du fil dans la corbeille à ouvrage de maman et on va recoudre la pomme au pommier, et personne n'y verra rien. L'arbre n'est pas si haut. Je n'ai même pas besoin d'un escabeau.

Et l'on fit ainsi.

Une fois rentrée à la maison, maman continua à voir le fruit depuis la fenêtre de la cuisine. Il était beau. Il avait grossi. On se réjouissait de pouvoir bientôt le cueillir. Il brillait au soleil.

Après quelques jours, la mère des enfants fut surprise de voir la pomme ternir, et même prendre quelques rides.

— Un ver l'aurait-il piquée? Je veux voir cela de plus près, dit-elle.

... Quoi? C'est vraiment le cas de dire qu'elle ne tient qu'à un fil!... Luc et Gilles, est-ce vous qui avez fait ce raccommodage?

Et les deux garçons confus avouèrent ce qui s'était passé.

*

*

*

Et les enfants comprirent que c'est la sève de l'arbre qui donne vie au fruit qu'il porte... Et de même au point de vue spirituel: Etre attaché à Jésus pour être à même de fructifier à sa gloire et de refléter son caractère.